

(370)

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR
L. J. HUBERT,
DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

MONSEIGNEUR,
MESSIEURS,

Il y a cinq ans, une nouvelle figure prenait pour la première fois sa place dans le cortège professoral de l'Université se rendant à la messe du St-Esprit. Cette figure était celle d'un jeune homme de vingt-cinq ans.

Elle était remarquable de fraîcheur, de santé et de vigueur. Le front et la chevelure rappelaient l'Antinoüs antique; le regard était vif, intelligent et hardi, mais sa hardiesse était tempérée par une expression de bonne humeur et de gaieté, un peu narquoise peut-être, mais assurément sans fiel. Tout dans le nouveau Professeur respirait l'énergie, et la vigueur du corps semblait le reflet de la vigueur du caractère et de l'esprit. On devait se dire en le regardant : Voilà une vaillante nature et des épaules que le poids de la toge ne parviendra pas à courber ! Mais la jeunesse, comme le printemps, a parfois de fallacieuses promesses. L'ouragan emporte les roses naissantes, et un souffle suffit pour abattre les forts :

Quo modo ceciderunt fortes ?

Ceu turbo nascentes rosas sustulit.

J'ai le douloureux honneur d'être l'interprète de la Faculté de Médecine pleurant un de ses fils, qui lui est ainsi enlevé à la fleur de l'âge. Retracer cette vie si courte, mais si bien remplie par le travail, ce sera à la fois rendre un hommage pieux à la mémoire du mort, et offrir aux vivants un exemple à admirer et à imiter.

Edmond Sovet est né à Beauraing le 2 février 1842. Sa première enfance s'écoula douce et paisible, au village natal, dans la tutélaire atmosphère d'une famille profondément chrétienne. Il y reçut les notions de l'enseignement primaire, et des mains pieuses semèrent dans son intelligence et dans son cœur les croyances religieuses qui furent la force et, dans ces derniers temps surtout, la consolation de sa vie.

A douze ans, Edmond Sovet entra, pour y faire ses études humanitaires, au collège épiscopal de Dinant, que la discipline et les succès constants de ses élèves avaient placé, à cette époque déjà, au premier rang des établissements d'instruction du pays. Il s'y fit remarquer pendant six ans par une conduite irréprochable, une application soutenue et une aptitude exceptionnelle pour les sciences exactes.

Ainsi préparé par d'excellentes humanités, le

jeune homme arriva à l'Université de Louvain. Sa vie d'étudiant peut se résumer en peu de mots : *Elle fut remplie par le travail*. Le travailleur n'a pas le temps d'avoir les vices que l'oisiveté entraîne après elle. Aussi Sovet ne connut-il pas les écarts de la dissipation et du plaisir et suivit-il — sans jamais dévier d'une ligne — le programme austère qu'il s'était tracé.

Au bout d'une première année d'Université, il conquérirait le diplôme de candidat en sciences, et il pouvait aborder enfin ces études médicales, vers lesquelles il se sentait si vivement attiré et auxquelles il allait désormais se vouer tout entier.

Deux ans plus tard il subissait son premier examen de médecine avec *la plus grande distinction*.

Ne croyez pas qu'après ces deux années d'un labeur ardu il aille s'accorder les douceurs d'un repos bien mérité et dormir au moins un instant sur ses lauriers — non. — Les mois de vacances qui sont devant lui, il les emploie à se préparer au concours pour l'internat de la maternité, et tel fut son travail qu'il remporta la palme de la lutte sur des concurrents plus avancés que lui d'un an dans les études médicales.

Les fonctions d'interne à la maternité sont pénibles, car elles n'admettent de trêve ni le jour ni la nuit. Sovet s'en acquitta avec une conscience, une exactitude et un zèle admi-

rables. C'est là qu'il me fut plus spécialement donné d'apprécier les nombreuses et brillantes qualités dont la nature l'avait généreusement doué et qu'une éducation virile, dirigée par un père aussi intelligent qu'instruit, avait soigneusement développées. A une mémoire heureuse, à un esprit sagace et pénétrant il joignait une grande rectitude de jugement. Il avait compris que, pour s'instruire, il faut étudier, c'est à dire, demander aux autres ce qu'ils savent, puis observer soi-même et réfléchir, afin de s'approprier définitivement les données de la science. Il puisait à ces deux grandes sources de nos connaissances avec une égale ardeur, avec cette volonté puissante qui le distinguait à un si haut degré, avec cette constance — *tenax propositi* — seule capable de conduire sûrement au but.

A ces conditions de succès, joignez la prudence et la patience qui savent attendre le moment opportun, la justesse du coup-d'œil qui saisit au passage ce moment fugitif : *occasio præceps* ; un caractère fortement trempé, résolu, ne reculant devant aucune difficulté, devant aucune nécessité ; une grande dextérité manuelle ; un calme parfait dans l'exécution, la présence d'esprit, le sangfroid le plus imperturbable en face du danger quelque grave, quelque imprévu qu'il pût être — et vous comprendrez que Sovet avait sa place toute marquée au soleil, et qu'il pouvait devenir un accoucheur éminent aussi bien qu'un chirurgien hors ligne.

Les exigences et les occupations de son service à la maternité ne l'empêchèrent pas de poursuivre l'étude des diverses branches de la science médicale, et il subit tous les examens du doctorat, comme il avait subi celui de la candidature, aux applaudissements de ses juges et de ses amis — *avec la plus grande distinction.*

Le mérite exceptionnel de l'étudiant avait attiré sur lui la vigilante attention de l'homme éminent et regretté que la Providence n'avait préposé que pour si peu d'années — hélas! — à la direction de l'Université. Mgr Laforet manda auprès de lui le jeune homme qui venait de terminer si brillamment ses études, et comptant un jour l'attacher à l'*Alma Mater*, il l'engagea à aller visiter les écoles célèbres de l'étranger.

Attiré par la réputation de Donders, Sovet partit d'abord pour Utrecht, où il suivit pendant quelque temps les cours de physiologie et d'oculistique du savant professeur hollandais. Puis, traversant la mer, il alla fréquenter les cliniques des principaux chirurgiens de Londres. Il visita ensuite les hôpitaux de Paris et de Strasbourg. Enfin il alla à Vienne et à Berlin se perfectionner dans le maniement du microscope et se mettre au courant de la chirurgie allemande.

Au retour de ces lointains voyages, Sovet fut chargé d'une partie du cours d'*anatomie descriptive*. Il ne pouvait mieux faire dans ses leçons que de suivre pas à pas le maître habile

qu'il suppléait. Il s'efforça d'être aussi clair, aussi précis, aussi méthodique que lui, et il y parvint sans doute, car les élèves accordèrent bientôt au professeur agrégé l'attention, l'affection et même quelque chose du respect qu'ils portaient à l'ancien maître.

Pour récompenser Sovet de son zèle et reconnaître les succès qui couronnaient ses débuts dans l'enseignement, NN. SS. les Évêques le nommèrent professeur extraordinaire, et la chaire de médecine opératoire que M. Lefebvre quittait — après l'avoir illustrée — lui fut confiée.

Cette tâche n'excédait certainement pas ses forces. Il y était d'ailleurs parfaitement préparé, et il l'acceptait avec d'autant plus de plaisir qu'elle devait le conduire à la pratique chirurgicale, objet de ses prédilections.

Les premières années d'un nouvel enseignement sont toujours rudes à traverser. Les ouvrages à consulter, à méditer et à apprécier sont nombreux ; il faut chercher sa voie au milieu des matériaux qui encombrant la science, distinguer sûrement le diamant du stras, le vrai du faux, le principal de l'accessoire ; il faut faire un choix judicieux, se tracer un cadre qui ne soit ni trop large ni trop étroit, qui soit, en un mot, toujours exactement adéquat aux besoins réels et aux exigences légitimes de l'auditoire. Tel fut le premier soin de notre jeune collègue.

Le cours de médecine opératoire exige en

outre non seulement des connaissances approfondies en anatomie et en chirurgie, mais encore un grand sens critique dans l'appréciation des méthodes, une parole claire et précise, dans l'exposition des procédés, enfin une main exercée et habile dans l'exécution des opérations typiques. Sovet réunissait toutes ces qualités, et ses élèves trouvaient autant de charme que de profit à suivre ses leçons.

Les difficultés des débuts se trouvaient surmontées et les loisirs commençaient, mais pour certaines natures le loisir n'est pas le repos, il n'est que la liberté du travail. Sovet ne pouvait d'ailleurs se borner à suivre la science pas à pas et à la vulgariser servilement; il se sentait de force à lui donner une impulsion et à la pousser en avant. Les meilleurs ouvrages présentent des erreurs à rectifier, des imperfections à corriger, des lacunes à combler. Ces *desiderata* ne lui avaient point échappé et ils fournissaient un aliment à son activité dévorante. Recueillant ses souvenirs et ses notes, il se mit à préparer un grand traité de médecine opératoire qu'il devait publier en collaboration avec deux de ses anciens maîtres. Tous les éléments se trouvaient rassemblés. La récolte était abondante et presque à maturité; mais hélas! il ne devait pas goûter les joies de la moisson et ce fut sans doute une des amertumes de sa longue agonie de ne pouvoir mettre la dernière main à une

œuvre qui eut laissé la trace de son passage et donné la mesure de la valeur du jeune savant.

En 1870, poussées je ne sais par quelle aveugle furie, deux grandes nations se ruaient l'une sur l'autre et répandaient, dans des chocs épouvantables, des torrents de sang.

Les bras manquèrent pour inhumer les morts sur les champs de bataille, et vainqueurs et vaincus ne suffirent pas à panser leurs légions de blessés. La pitié suscita dans les cœurs belges des prodiges de dévouement. Nos frontières défendues contre l'invasion, s'ouvrirent toutes larges devant les mutilés de Sedan et partout la charité organisa des ambulances. L'exemple vint de haut. La gracieuse Souveraine qui continue les traditions bienfaisantes de notre première Reine convertit son château de Ciergnon en hôpital, et confia les blessés qu'elle avait recueillis aux soins de M. le docteur Sovet, père, et de M. le docteur Deman.

M. Sovet appela son fils auprès de lui, et le jeune Professeur trouva ainsi l'occasion d'utiliser ses connaissances chirurgicales et de révéler son talent d'opérateur. Il étonna ses confrères par la justesse de son coup-d'œil, par le choix ingénieux, souvent original, toujours judicieux, des procédés, par sa hardiesse, son calme et sa dextérité dans l'exécution des opérations graves et délicates qu'il eut à pratiquer. Pour le dire en un mot, toutes les qualités, toutes

les aptitudes que nous n'avions vues qu'en germes chez notre interne de la maternité s'épanouirent ici dans tout leur éclat. Les pauvres blessés avaient placé en lui une confiance sans bornes, et comme ils sentaient que le cœur guidait toujours la main qui touchait aux plaies, leur reconnaissance avait trouvé pour leur jeune chirurgien un surnom touchant : ils l'appelaient *les doigts de velours*. Est-il un éloge plus éloquent et plus délicat ?

Edmond Sovet consacra ainsi au service des souffrances les plus atroces tout le temps que les vacances auraient dû lui permettre de donner au repos et au ravivement de ses forces.

A la reprise des cours, ses amis, les blessés se trouvaient transportés de Ciergnon dans une aile du palais royal de Bruxelles, où notre excellent collègue allait les revoir deux fois par semaine, pour leur continuer ses conseils et ses soins.

Des services aussi signalés ne pouvaient passer inaperçus. Sur la demande de la légation prussienne, Edmond Sovet reçut la médaille commémorative et la décoration de la couronne royale de Prusse. Mais le chrétien aspire à des gloires plus hautes et plus durables. Portant ses regards au-dessus des honneurs terrestres, il voit là haut la palme réservée au travail, au désintéressement et au sacrifice de soi.

Cette palme ne devait pas se faire longtemps

attendre pour notre jeune ami. Celui qui lit dans les cœurs et mesure les récompenses à la valeur des combattants aussi bien qu'à la durée de la lutte, étendit la main vers lui et le touchant sembla lui dire : c'est assez... prépare-toi, ton heure est proche.

Un mal étrange et dont les princes de la science successivement consultés ne parvinrent pas à déterminer exactement la nature, s'empara de la constitution si robuste du jeune professeur et, comme Jacob touché par l'Ange, il sentit la paralysie tomber sur lui. Les paupières commencèrent par refuser de relever leurs voiles appesantis ; puis, à peu de temps de là, les bras ne voulurent plus rendre que des services sans vigueur et sans précision.

Sovet comprit, dès l'origine, que son mal était au dessus de tout secours humain. Il bénit la main invisible qui l'avait frappé, et il se résigna à l'extinction graduelle qu'il sentait s'opérer en lui. Il puisa dans sa foi religieuse et dans son amour filial le courage de feindre jusqu'au dernier moment en laissant croire à sa famille et à ses amis qu'il partageait les illusions dont ils aimaient à se bercer, et qu'ils s'efforçaient d'entretenir autour de lui.

Il savait cependant que la mort était là, qu'elle s'avancait lentement, mais sans cesse, comme la marée montante, et il prévoyait le moment fatal où elle allait l'emporter.

Il vit s'effondrer sans murmure l'édifice d'un avenir qui promettait d'être si beau, et sachant que ses jours étaient comptés, il voulut retourner au village natal, sans doute pour que celle qui avait dirigé ses premiers pas, pût aussi guider les derniers et prier sur sa tombe comme elle avait prié sur son berceau !

Son agonie dura dix-huit mois. Soutenant le courage de ceux qui l'entouraient et qui s'efforçaient en le soignant de lui cacher leurs larmes, il remerciait Dieu de lui avoir laissé, au milieu de ses ruines corporelles, le libre exercice de ses facultés intellectuelles, et il se préparait à entrer dans la vie qui n'aura point de fin.

Un matin, il fut pris d'un accès de suffocation. On crut à un rhume, mais Edmond savait que la paralysie, après avoir atteint successivement les yeux, les bras, les jambes, envahissait enfin les voies respiratoires. Il se fit relire la passion de N.-S. Jésus-Christ, demanda les derniers sacrements de l'église, et sans effroi ni défaillance il rendit son âme à Dieu le 26 juillet 1873, dans la 32^e année de son âge.

Ainsi finit une existence ennoblie par le travail et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Dans des pages sublimes qui ont traversé des siècles (1), Platon nous fait assister au grand

(1) Phédon ou de l'immortalité de l'âme.

spectacle de la mort d'un sage ; combien plus grande encore et plus sereine est la mort du chrétien ! et combien mieux qu'une vaine philosophie, les espérances chrétiennes d'au delà du tombeau sont puissantes à raffermir l'âme de celui qui s'en va et à tempérer l'amertume des larmes de ceux qui demeurent !